

# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2°)



et des Aventures de Terre et de Mer



LIRE DANS CE NUMÉRO  
**BRAS DE FER !**

PAR

Louis BOUSSENARD

Les « Coureurs de Lianos » ce sont les pirates du désert vénézuélien qui, dans les plaines ainsi nommées, coupées de marécages, de bouquets de palmiers, de vastes étendues de buissons, assaillent et détournent les voyageurs. Dans son nouveau roman, passionnant au plus haut point et fertile en étonnantes péripéties, HENRY LETURQUE va conter les étonnants exploits de ces bandits des bords de l'Orénoque qu'on voit ici infligeant à une de leurs victimes l'étrange supplice du « Bain de la Poule ».

LIRE DANS CE NUMÉRO  
**Les 10 Yeux d'Or**

PAR

Paul d'IVOI

## Prix des Abonnements

**TROIS MOIS**  
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50  
Départ. et Colonies... 2 50  
Etranger... 3 fr.

**SIX MOIS**  
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.  
Départ. et Colonies... 5 fr.  
Etranger... 6 fr.

**UN AN**  
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.  
Départ. et Colonies... 10 fr.  
Etranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

## CONCOURS DE MAI

### NOTICE EXPLICATIVE

Dans chacune des quatre séries de ce concours, il s'agit de trouver, non pas écrits avec leur orthographe, mais donnés par la consonnance, des noms très connus d'animaux d'espèces diverses. Par exemple, dans cette phrase : « La bête braie, me lance une ruade, et tourne autour du piquet dont elle n'a pu se dégager parce que les domestiques l'y ont bien attachée », on aurait les noms d'un poisson, d'un oiseau, d'un insecte et d'un fauve : brème, étourneau, puce, lion.

Certains noms se présenteront à plusieurs reprises ; mais il faudra les prendre seulement la première fois qu'ils seront dans le texte, et ne plus les reproduire. Vous obtiendrez ainsi un certain nombre de noms différents d'animaux dont vous voudrez bien nous envoyer la liste établie dans l'ordre, quand aura paru la quatrième et dernière série et en mentionnant en tête de votre envoi d'une manière très apparente vos noms et adresse ainsi que le nombre total des noms d'animaux que vous aurez trouvés.

### L'AFFAIRE GOUROUX-HOQUET

3<sup>e</sup> Série. — Son épouse, la grosse Marthe, l'aide en effet fortement à liquider la prétendue hoirie. Elle se pavane au comptoir du marchand de vins, étanche sa soif inextinguible en avalant des pintes à devenir démente, et harangue les consommateurs d'une voix qui vous crève le tympan (terrible femme!). Puis elle roule sur le sol, ivre-morte, à la suite ordinairement d'un entrechat mauvais pour sa stabilité.

M<sup>me</sup> Gouroux est la reine de l'ivrognerie : d'ailleurs ce vice, elle l'a peint sur la figure ; et souvent, tant elle suffoque après ses libations, il est nécessaire d'improviser un char en son honneur pour la ramener chez elle : on dirait alors un corps mort en balade. M. Deibler, au cours de ses tournées, ne tue pas plus sûrement en guillotinant que les poisons divers absorbés par le couple Gouroux. Les conjoints n'auront sans doute pas le cou coupé, mais ils se l'irriguent tellement qu'ils mourront jeunes, si je ne m'abuse.

## Nos Titres et Tables

En plus de la Prime Gratuite *Les Records du Monde*, nos abonnés de six mois et d'un an reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du *Journal des Voyages*. Ces tables des matières, établies avec le plus grand soin, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter.

Enfin cette table contient une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre.

### MARCHE A SUIVRE

Les quatre solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 5 juin adressées sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, Service des Concours, 146, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>), et accompagnées d'une bande d'abonnement ou des 4 bons de concours figurant au bas de la dernière page de nos numéros de mai. Les solutions et le palmarès paraîtront le 9 juillet.

### A NOS NOUVEAUX LECTEURS

A nos nouveaux lecteurs désireux de prendre part à cet attrayant concours, nous pourrions adresser, franco les numéros 753 et 754, dans lesquels ont paru les deux premières séries de l'affaire Gouroux-Hoquet. Pour les recevoir, il leur suffira d'envoyer, sous enveloppe affranchie la somme de 0 fr. 30 en timbres-poste français à la Direction du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>).

## Nos Nouveaux Récits

Pour ouvrir brillamment notre second semestre, nous commencerons la publication d'un nouveau

Grand Roman d'Aventures

### Le Secret de l'Île Bleue

par

JULES LERMINA

Dans huit jours nous ferons prévoir toutes les péripéties de cette œuvre captivante qui réserve à nos lecteurs bien des surprises et bien des émotions. Peu après paraîtront de curieuses

Scènes de la Vie Africaine

### La Vengeance de Lia

par

G. NOHMANT

récit d'une saisissante originalité, véritable roman vécu qui ne mettra en scène que des noirs et offrira, en raison de sa documentation toute particulière, un intérêt exceptionnel.

Enfin, parmi toutes les nouveautés et les variétés que nous publierons au cours de l'été, dans le riche choix d'articles et de récits que nous préparons, nos lecteurs apprécieront particulièrement :

### Les Naufragés de la Banquise

par ANDRÉ REUZÉ

### La Loi de Lynch

par PIERRE LECOMTE DU NOUY

### La Légion Étrangère

par AUGUSTE TERRIER  
etc.

## Notre Prime Gratuite

### Les Records du Monde

Les Records du Monde, ce sont, comparés entre eux et traduits par l'image — en une succession de pages animées, de pages parlantes, singulièrement évocatrices et pittoresques — les records de tout genre établis par les différents pays et les différents peuples ; records géographiques, records sportifs, militaires, coloniaux et maritimes, records des hommes et des bêtes, records de vitesse et de longévité, records des découvertes et des voyages, etc., etc.

Ce n'était pas une mince besogne que de réunir en un album tant de connaissances variées, tant de renseignements divers. Nous avons confié l'exécution de ce formidable travail à M. LÉON FILLOL, un artiste doublé d'un homme de science, qui, s'entourant de renseignements d'une exactitude rigoureuse, a su mener à bien sa tâche et a composé pour nos abonnés un recueil d'une amusante originalité et d'un captivant intérêt.

### EXTRAIT DU SOMMAIRE

A travers l'espace.	Les peuples colonisateurs.
L'âge des êtres vivants.	La fortune des nations.
Les populations du globe.	Les marchands du monde.
La vie au sein des eaux.	A travers les grandes villes.
La vie sur la montagne.	Les clefs des mers.
Aux entrailles de la terre.	Voilà les facteurs !
Les forêts du monde.	Vers une vie nouvelle.
Si la France était une île...	Les records de vitesse.
Les chemins qui marchent.	Sur les routes d'acier.
Les richesses du sol.	La force des armées.
Aux pays des bêtes.	A qui l'empire des mers ?
Ce qui reste à découvrir.	Dans le monde des sports.
	Etc.

En raison du grand succès obtenu par cette prime et de son tirage limité, il ne nous en reste plus qu'un petit nombre ; aussi engageons-nous ceux de nos abonnés qui ne l'ont pas encore reçue à renouveler leur abonnement dès maintenant car dans quelques semaines il ne nous sera plus possible de leur donner satisfaction.

## "La Vie d'Aventures"

Depuis le début de l'année, tous nos lecteurs reçoivent avec le deuxième numéro de chaque mois

Notre Supplément Mensuel

### La Vie d'Aventures

offert à titre de

PRIME GRATUITE

et contenant d'attachants récits signés des écrivains les plus réputés. Dans le prochain numéro de *La Vie d'Aventures*, qui sera encarté dans le *Journal des Voyages* du 18 juin, paraîtra une

Captivante Nouvelle Inédite

### LA PATRIOTE

par

G. LE FAURE

Ce supplément porte une pagination qui suit celle du *Journal des Voyages*. Ainsi, à la fin de l'année, *La Vie d'Aventures* pourra être réunie au volume du *Journal des Voyages*, chacun de ses numéros prenant place après le deuxième numéro de chaque mois.

Dans les numéros suivants de *La Vie d'Aventures* nous publierons de passionnantes nouvelles :

### L'Enigme d'un Parc d'Autruches

par ANDRÉ REUZÉ

### Le Collier de Griffes

par PAUL ROSELAND

### Le Grand Sommeil

par MARC ROLAND  
etc.



LES MILLE ET UNE AVENTURES

## Les Coureurs de « Llanos »

### CHAPITRE I

Le 14 juillet à Cayenne. — Préparatifs de fête. — L'ingénieur. — Nous comptons sur vous. — Instinct d'enfant. — Confidences d'un forçat. — Secrétaire du gouverneur. — Salve de coups de canon. — Dans la tribune. — Départ d'un ballon. — Au feu ! — Ma fille est perdue ! — Un sauveteur. — Contre l'incendie. — Saute de vent. — Retour du ballon. — Vers le large. — Vaines recherches.

Une ville de Cayenne se dispose à célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille et, dans toutes les rues de la petite capitale, ce ne sont, la veille du 14 juillet, qu'allées et venues de gens hâtant les derniers préparatifs de la fête.

Militaires et civils encouragent de leur mieux, quelques-uns au moyen de bonnes paroles et d'alléchantes promesses, d'autres par des injures ou des menaces, les centaines d'ouvriers mis à leur disposition, sur l'ordre du gouverneur, par la direction du pénitencier.

Tous ces hommes sont des forçats.

Les uns relient par des guirlandes de lanternes vénitiennes de toutes formes et de nuances diverses les palmiers du jardin public, tandis que, au centre du vaste square, leurs compagnons achèvent de construire une estrade où, le soir venu, prendra place la musique au son de laquelle les danseurs se livreront à leurs ébats favoris.

D'autres garnissent de chapelets de lampions multicolores les façades de la caserne et des édifices publics et, sous les ordres d'officiers, une équipe, travaillant sur le mont Cépérou, met la dernière main à la charpente légère destinée aux pièces d'un feu d'artifice qui sera tiré proche des quatre ou cinq vieux canons dormant là depuis deux tiers de siècle.

Par HENRY LETURQUE



A mi-côte du monticule, retenu par des câbles, aux trois quarts gonflé, se balance, sous la garde d'une sentinelle, un aérostat dont l'ascension sera le clou de la fête.

Un capitaine et un lieutenant doivent prendre place dans la nacelle.

Tout autour du ballon, des nègres, coiffés de gibus aux reflets impeccables, cravatés de blanc, vêtus de redingotes noires, abrités sous des parasols des teints capables d'affronter les hâles les plus desséchants. A leur bras, des négresses, la figure à demi cachée par des ombrelles de couleur éclatante, se pavent dans des robes à longue traîne.

A l'aise sous un ciel d'où il tombe du plomb fondu, hommes et femmes se promènent d'un pas indolent.

Tous jacassent comme des perroquets.

L'un d'eux s'étonne que le sommet du monticule n'ait pas été choisi comme point de départ de l'aérostat.

« Pensez donc, ché amis, fait-il en se tournant vers un couple du plus beau noir, tout le monde ne poua pas voi le ballon au moment de son *envolage*, et c'est ce qu'il y a de plus cuieux. »

Le couple s'éloigne sans répondre, mais le mari dit assez haut pour être entendu de ses voisins :

« Madame Cocoula, n'oubliez pas de pépaer mon habit pou demain; vous savez que monsieur le gouvèneu nous a envoyé une cate d'invitation pou assister dans la tribune officielle au dépa du ballon. »

La dame montre en un large rire l'ivoire de ses dents et, s'appuyant au bras de son mari, minaude :

« La bonne est pévenue; quant à moi, je mettai ma obe de satin jaune. »

Tous deux se dirigent alors vers un groupe d'ouvriers fort occupés à la construction d'une tribune étagée en gradins où prendront place les invités du gouvèneur, l'aristocratie blanche, noire ou mulâtresse de toute l'île. Un déporté de haute taille semble diriger les travaux, et ses compagnons de misère, en parlant de lui, disent, sans moquerie, « l'ingénieur ».

A la manche gauche de sa vareuse est fixé un brassard sur lequel se détachent, en rouge, les lettres C. M.

Il va, vient, examinant tout, s'assurant de la solidité du travail, donnant un conseil ici, commandant plus loin, mais toujours calme, sans brusquerie de gestes, sans éclats dans la voix.

Un ouvrier est-il embarrassé, il lui prend l'outil des mains, varlope ou vilebrequin, scie ou marteau, et lui montre comment il faut opérer.

Grimpant aux échelles, des tapissiers improvisés commencent à clouer la toile qui protégera les invités contre le soleil torride de la Guyane, quand des chuchotements se font entendre :

« Le gouverneur ! Le gouverneur ! »

Habillé de blanc, coiffé du casque colonial, le gros personnage vient s'assurer par lui-même de l'état d'avancement des travaux.

Il va droit à... l'ingénieur et demande : « Serons-nous prêts ? »

— Oui, monsieur le gouverneur, j'en réponds, affirme l'autre.

— Dites-moi : ma femme, de par sa situation, est obligée d'assister à la fête dans la tribune officielle, mais notre enfant est trop jeune pour sortir dehors pendant plusieurs heures du jour, et, cependant, sa mère ne voudrait pas la priver de ce spectacle, si nouveau pour elle, que sera l'enlèvement d'un ballon monté, et elle compte absolument sur vous pour rester sur la terrasse de l'hôtel du gouvernement et veiller sur Marguerite. Nos domestiques, tous gens de couleur, sont grands amateurs de plaisirs, et je craindrais qu'en notre absence la bonne ne quittât l'enfant. Au reste, de tous ceux qui sont occupés à l'hôtel, vous êtes le seul en qui nous ayons assez de confiance pour lui confier la garde de notre fille, et Marguerite, j'en suis certaine, refuserait de rester avec tout autre que vous.

— Vous savez bien, monsieur le...

— Oui, oui, je sais que je puis compter sur vous, mais j'ai aussi à vous entretenir d'autre chose vous concernant personnellement.

— M'intéressant... moi... un forçat... le n° 113?

— Oui, vous.

Puis, à voix basse :

« En rentrant à l'hôtel, vous viendrez dans mon bureau. »

Cinq semaines après son arrivée à Cayenne — il y a de cela six mois — le n° 113, comme il s'appelle lui-même, avait été attaché spécialement aux corvées à faire à la résidence, réparations aux bâtiments, entretien des jardins, etc., etc., et, depuis trois semaines, par une faveur toute spéciale, il couchait à l'hôtel du gouvernement.

Une seule formalité lui est imposée : aller au pénitencier, matin et soir, répondre à l'appel.

A la fin de la journée, il se présente dans le bureau du gouverneur.

« Asseyez-vous ! » fait celui-ci.

En même temps, il lui indique un siège.

L'autre fait un geste de dénégation.

« Monsieur le gouverneur, je ne suis qu'un forçat, et... »

Le puissant fonctionnaire, levé lui-même à demi, l'interrompt aussitôt.

« Monsieur le comte Gaspard de Larance, veuillez, je vous prie, vous asseoir. »

L'homme se laisse tomber comme une masse sur une chaise en rotin, proche du bureau, sur lequel s'entassaient des lettres et des journaux.

Le gouverneur fouille dans ces papiers épars devant lui et consulte l'un d'eux.

« D'après ce que je vois, fait-il, vous avez des parents ou des amis qui s'efforcent de faire reviser votre jugement. »

— Comme parents, je n'en ai pas d'autres que mes parents nourriciers, ma mère nourrice, son mari, capitaine au long cours commandant le trois-mâts *La Belle-Louise*, André, mon frère de lait, capitaine au long cours également, et Fred, qui, tous deux, naviguent avec leur père. Quant à des amis, je ne m'en connais pas pouvant s'intéresser assez à moi pour demander la révision de ma cause.

— N'importe ! Quoi qu'il en soit, l'on semble croire, en haut lieu, à votre innocence, et l'on me demande sur vous des renseignements qui, neuf fois sur dix, quand ils sont favorables, annoncent la grâce de celui qui en est l'objet, la grâce extraordinaire, j'entends, c'est-à-dire sans condition aucune et lui rendant la liberté complète. »

A ce mot « grâce », le forçat a pâli et, comme soulevé par un ressort, s'est dressé sur ses jambes.

« Monsieur le gouverneur, la grâce serait pour moi l'exil. Jamais je ne rentrerai en France que la tête haute et quand je pourrai faire proclamer mon innocence par le tribunal même qui m'a condamné. »

Malgré son costume de déporté, malgré ses cheveux et sa barbe rasés, celui auquel il vient de donner le titre de « comte » a si grand air, que le gouverneur vient à lui et lui prend les deux mains.

Le malheureux balbutie, ému :

« Merci à vous qui, le premier, le seul depuis mon départ de France, m'avez donné cette marque de sympathie. »

— Et de haute considération, car, j'en suis convaincu, vous êtes victime d'une erreur judiciaire.

— Mais qui donc, monsieur le gouverneur...

— ... M'a amené à croire à votre innocence, voulez-vous dire ? »

Le forçat baisse la tête en un signe affirmatif.

« Ma fille, dit le gouverneur. »

— Mlle Marguerite ?

— Elle-même. Avec son instinct d'enfant, avec l'esprit observateur de ses huit ans, elle vous a jugé incapable du crime pour lequel vous avez été condamné et ne cessait de me répéter :

« — Je t'assure, papa, qu'il est innocent. »

« Tout d'abord, je ne prêtais pas la moindre attention à ces réflexions enfantines, mais, en même temps, elle en rebattait les oreilles de sa mère, et, un jour, ma femme me demanda d'écrire à l'un de nos parents qui occupe, au ministère de la Justice, une des plus hautes fonctions. »

« C'est par lui que j'ai reçu communication des pièces dont je vous ai parlé. »

« Quant à vos scrupules, ils vous honorent grandement, mais permettez-moi d'insister et de vous dire :

« La grâce, c'est la liberté et qui sait si, libre, vous ne trouverez pas le fait nouveau indispensable pour la révision de votre jugement. »

Le forçat parut faire un effort sur lui-même et répondit :

« Monsieur le gouverneur, peut-être suis-je en possession de ce fait nouveau, mais la devise de ma famille : « Toujours tête haute ! » ne me permet pas d'en user. Cependant, à vous, et en vous priant de me garder le secret, je puis, je crois même devoir vous le faire connaître. »

— Vous avez ma promesse, je vous écoute.

— Ma mère est morte en me donnant le jour, et, peu de temps après ma naissance, mon père, officier de marine, était emporté

par une lame en doublant le cap Horn. Pour toute famille, il me restait deux oncles, l'un, le marquis de Larance; l'autre, le vicomte Jacques, expatrié en Amérique et que je n'ai jamais connu. Le marquis, quoique sans fortune, me fit donner une instruction solide et fut pour moi un véritable père. Mon service militaire terminé, je revins près de lui et, pour la première fois, une discussion s'éleva entre nous.

« Par égard pour les idées de mon oncle, je n'avais pas embrassé la carrière des armes et lui demandais quelles étaient ses intentions au sujet de celle que je devais suivre, quand, brusquement, il m'apprit qu'il négociait pour moi un mariage avec une jeune héritière riche à millions. »

« Vous savez que ce sont là ressources trop habituelles aujourd'hui à ceux qui ne possèdent qu'un nom à leur actif. »

« Je refusai net, et mon oncle m'ayant mis en demeure de lui obéir ou de quitter sa demeure, je partis sur-le-champ. »

« Aidé par mes parents nourriciers, dont la bonté fut inépuisable, je suivis les cours de l'École centrale et obtins mon diplôme d'ingénieur des arts et manufactures. Quoique n'ayant jamais reçu de réponse à aucune de mes lettres, je résolus de me présenter au castel de mon oncle; mais c'est en vain que je sonnai, personne ne vint, et un vieux chien, que j'appelai à plusieurs reprises, n'aboya même pas. »

« Ainsi que je le dis à André, mon frère de lait, qui m'accompagnait, je supposai que mon oncle était absent. »

« Je me trompais, il était mort assassiné et l'assassin avait brûlé son cadavre. »

« Sur la dénonciation d'un misérable usurier, un nommé La Teignade, qui déclara m'avoir vu sortir du castel, je fus accusé du crime et reconnu coupable par le jury, malgré l'abandon de l'accusation par M. le procureur de la République. »

« J'attribue ma condamnation au chef du jury, le père de la jeune fille que mon oncle voulait me faire épouser, qui, pas plus que moi, sans doute, n'a été consultée, et dont je n'ai pas voulu jeter le nom en pâture à la curiosité publique. »

De nouveau, le gouverneur serrait les mains du malheureux.

« Mon cher enfant, ce que vous venez de me dire en dernier lieu constitue bien le fait nouveau qui ferait reviser et casser votre jugement; je me tairai puisque vous l'exigez, mais, dès demain, je vous prends comme secrétaire particulier et vous serez dispensé de répondre à l'appel. De la sorte, vous n'aurez plus aucun contact avec les forçats. »

« Quant aux renseignements qui me sont demandés, ils partiront par le premier courrier. »

L'homme se retira en balbutiant de vagues remerciements.

Le lendemain, dès l'aube, une salve de vingt et un coups de canon tirés par l'avisostationnaire annonce la fête.

La revue de toutes les troupes de la garnison en est le premier acte.

Vers quatre heures du soir, la foule se porte du côté où le ballon, complètement gonflé, se balance au-dessus de ses amarres maintenues par vingt-cinq forçats.

Dans la tribune, ce n'est qu'un chatolement d'étoffes, et le rutillement des épaulettes est assombri par le scintillement des pierreries.

Sur le devant, de chaque côté du gouverneur et de sa femme, se tient un essaim de jeunes beautés, dont les toilettes et les épaules feraient sensation à une première de l'Opéra.

En arrière, en tenue de blanc, les officiers et les fonctionnaires, puis, au fond de la tribune, les privilégiés, c'est-à-dire tous ceux qui, blancs ou noirs, possèdent un magasin ou même une simple échoppe.

L'heure fixée pour l'ascension est proche; tous les yeux sont fixés sur l'aérostat.

Le officiers qui doivent le monter viennent de prendre place dans la nacelle.

« En douceur! Filez! » commande l'un d'eux.

Les amarres glissent entre les mains des forçats et le ballon commence à monter.

Un ordre bref se fait entendre :

« Lâchez tout! »

Cinquante bras s'écartent et, libre maintenant, l'aérostat s'enlève d'un bond de trois cents mètres, salué par les applaudissements et les vivats de quinze mille spectateurs, puis, empoigné de suite par le vent du large, il passe devant la tribune.

La femme du gouverneur se tourne vers son mari.

« Quelle joie pour Marguerite : le ballon va passer au-dessus d'elle! »

Le gouverneur n'a pas le temps de répondre.

« Au feu! au feu! » clament des centaines de voix.

Le même cri est déjà répété par tous les spectateurs.

Le gouverneur a bondi.

« Où? s'écrie-t-il, où? »

La demande reste sans réponse, mais la foule court dans la direction suivie par le ballon.

Si le cri « au feu! » est sinistre dans tous les pays, il est terrifiant sous les tropiques, où l'eau manque souvent pour combattre le terrible fléau, où les habitations, le plus souvent en bois, constituent chacune un foyer d'incendie, un aliment pour sa propagation rapide.

En un clin d'œil, les officiers de toutes armes ont quitté la tribune, les uns se dépêchant vers la caserne en appelant leurs hommes déjà courant derrière eux, les autres allant en hâte

sur la jetée pour y prendre le commandement de la compagnie de débarquement qui va descendre à terre pour concourir à l'organisation des secours. Une clameur lance tout à coup :  
« Le feu est à l'hôtel du gouvernement! »

Un cri lui répond, dominant tous les autres :

« Ma fille! Ma fille est perdue! »

Affolée, éperdue, la femme du gouverneur s'élançait à la suite de son mari, qui, oublieux de l'étiquette, bouscule ses invités pour voler au secours de son enfant.

Tous deux, luttant de vitesse, dépassent la foule et arrivent les premiers devant le palais.

Par la fenêtre du rez-de-chaussée, des flammes sortent, crépitantes, lèchent les murs, montent à l'étage supérieur et dégagent une fumée intense dans laquelle disparaît le pourtour de la terrasse où, sous la garde du forçat, Marguerite était restée pour suivre le départ du ballon.

Un craquement se fait entendre et une partie du plafond s'abîme dans les pièces du bas, suralimenté l'incendie.

« Ma fille! Ma fille! Marguerite! Elle est morte! »

A ce cri de la mère appelant son enfant, à cette explosion de désespoir, une voix vient de répondre, sonore, la voix d'un mâle :

« Elle est sauvée! »

D'un bond de félin, un homme saute par une fenêtre et tend à la malheureuse femme un corps qu'il porte sous son bras gauche.

« Madame, j'ai enveloppé la tête de M<sup>lle</sup> Marguerite, afin de préserver sa chevelure de la morsure du feu. »

D'elle-même, l'enfant s'est débarrassée de l'étoffe protectrice, la vareuse du forçat, et montrant ce dernier :

« Maman, papa, il m'a sauvée; sans lui, je ne vous aurais jamais revus. »

— Marguerite! Margot! Ma chérie! Mon enfant! Merci! monsieur, oh! merci!»

Ces noms, ces mots, le gouverneur et sa femme les hachent, tout en couvrant leur fille de baisers, tout en serrant les mains du sauveur.

A ce dernier geste, quelques voix ont murmuré :

« Serrer la main d'un forçat! »

Le gouverneur a entendu, il se retourne tout d'une pièce.

« Vous voulez dire : un grand cœur sous le costume d'un forçat. »

Les chuchotements cessent aussitôt.

« Oh! fait Marguerite en un cri de désespoir, ma tourterelle! ma pauvre tourterelle! »

La fin du mot se perd en un sanglot.

« Ne pleurez plus, mademoiselle. »

— Monsieur, je vous en supplie!

— Et moi, je vous le défends! »

Cette prière, cet ordre, la mère et le père de l'enfant les ont formulés en voyant son

sauveur, aussitôt l'exclamation désolée de Marguerite, courir à la porte ouvrant sur le vestibule où donne l'escalier conduisant à la terrasse.

Le gouverneur s'est lui-même précipité pour barrer la route à l'imprudent et s'opposer à un acte de folie.

Il est arrivé trop tard.

Sourd à la supplication, dédaigneux de l'injonction, l'homme a foncé tête basse dans un nuage de fumée et ses pas martèlent le bois des marches.

Derrière lui, des flammes courent et montent en spirales.

La cage de l'escalier fait office de cheminée d'appel.

Des coups de trompe répétés se font entendre dans le vacarme de chevaux galopant ventre à terre; trois pompes arrivent et sont aussitôt mises en batterie proche le bassin du jardin de la résidence.

Elles sont de suite manœuvrées par la troupe.

« Au vestibule! » commande le gouverneur.

Les trois lances convergent sur un même point et leurs jets inondent l'entrée principale de l'édifice.

Devant cette soudaine attaque, le feu a comme une reculade; et, l'espace d'une seconde, les premières marches de l'escalier apparaissent dans un embrasement symétrique; puis, subitement, un fracas épouvantable.

L'escalier vient de s'écrouler, un retour de la flamme oblige les braves pompiers à reculer.

Le détachement des marins accourt au pas gymnastique à la suite d'un enseigne.

Dans la nuit qui commence à tomber, on les devine autant qu'on les voit.

Une clameur monte de la foule anxieuse, intéressée maintenant au sauvetage du forçat, dont l'héroïsme est connu, dont le numéro est sur toutes les lèvres.

« Là! là! »

Des milliers de mains se lèvent et montent la partie supérieure de l'hôtel.

Face à la mer, tenant une cage, un homme va et vient le long de la terrasse, au vent de la fumée, qui, poussée par la brise, chasse vers l'intérieur des terres.

Plus brillantes dans la pénombre du crépuscule, les flammes éclairent son torse d'athlète.

« Aux échelles! Battez le mur! »

A ce double commandement lancé par l'officier de marine, les matelots dressent les échelles et les pompiers couvrent d'eau la façade du palais.

Un pan de mur est libre, deux échelles y sont appliquées.

« Par ici! Par ici! »

C'est la foule elle-même qui, par ses cris et par ses gestes, indique au forçat le point où il va trouver le salut.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

## Comment on devient Explorateur

Plusieurs lecteurs nous ayant demandé s'il nous serait possible de leur procurer la brochure du C<sup>t</sup> BINGER *Comment on devient Explorateur* dont nous avons parlé récemment, nous les informons qu'il ne nous reste qu'une centaine d'exemplaires de cette intéressante brochure dans laquelle notre éminent collaborateur donnait de précieux conseils, notamment sur : Les qualités premières pour devenir explorateur. — Hygiène et médecine. — Connaissances à acquérir. — Étude du sol que l'on doit parcourir, etc. Nous l'enverrons franco à ceux qui la désireront contre mandat-poste de un franc adressé au directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

Une Catastrophe aux Philippines

## Le Réveil du Taal

Les grandes hécatombes, surtout quand elles sont lointaines, n'ont pas toujours le don de nous émouvoir.

Qui donc, par exemple, a fait attention dernièrement à la catastrophe des Philippines?

Il s'est pourtant déroulé là-bas un drame épouvantable, comparable à celui qui en 1902 mit la Martinique et la France en deuil.

L'archipel des Philippines, comme toutes les grandes îles de la Malaisie, est essentiellement volcanique. Il y existe plusieurs cratères dont celui de Taal, dans l'île de Luçon. Situé au bord du détroit de San-Bernardino, à soixante-dix kilomètres de Manille, il dormait depuis si longtemps qu'on le croyait mort.

C'est un fait curieux à observer. Les habi-



Les troupes américaines envoyées sur les lieux pour organiser des secours ne trouvèrent que des cadavres.

tants des régions souvent dévastées par des secousses sismiques ou des éruptions volcaniques reprennent très vite confiance. Mais quand le monstre se réveille, il leur fait payer cher leur imprudence.

C'est ce qui a eu lieu à la fin du mois de janvier aux Philippines. On avait bien observé des nuages de vapeur et de légères pluies de cendres depuis quelques jours, mais comment soupçonner que ce réveil anodin du volcan tournerait en catastrophe!

Dans ces cas-là, personne ne veut fuir le premier par crainte du ridicule. Et puis l'on n'abandonne pas comme cela brusquement son habitation, ses plantations de canne à sucre, de café et d'indigo. Le volcan va se calmer. Est-ce que tous les cratères fumants sont redoutables? On habite bien au pied du Vésuve.

Pourtant, un matin, les habitants de Manille, de Calapan, de Calumpit et de toutes les villes avoisinantes furent surpris d'entendre des grondements lointains et formidables. Peu après d'immenses nuages noirs furent visibles dans le ciel et des pluies de cendres tombèrent, longtemps après encore, jusque dans la mer de Jolo et l'île de Mindanao, au Sud.

Aucun doute n'était plus possible. Le Taal venait d'avoir une éruption. A en juger par la violence de celle-ci, les ravages devaient être considérables.

Les troupes américaines envoyées sur les lieux organisèrent promptement les secours, mais leur intervention ne devait pas sauver beaucoup de malheureux. Dans ces sortes de



Le Taal en pleine éruption.

catastrophes, il y a beaucoup de morts et très peu de blessés. Les vapeurs méphitiques dégagées par le volcan asphyxient en quelques secondes les infortunés habitants que l'on retrouve généralement tombés la face en avant dans leur fuite éperdue et les mains sur la bouche.

Les premières évaluations portaient à 1,500 le nombre des victimes mais beaucoup de cadavres gisent sous un linceul de cendres. D'autres, renversés par des torrents de boue et de lave, ont déjà trouvé une sépulture où la statistique n'ira pas les chercher.

✻ CYRILLE VALDI.



LE RÉVEIL DU TAAL

Toute la contrée dévastée n'était plus qu'un amas de ruines englouties sous un linceul de cendres.

DOUBLE RECORD MARITIME

## L'Héroïsme du Capitaine Simpson

On pourrait peut-être découvrir des marins qui aient vécu plus longtemps sur l'élément liquide que le capitaine Alexander Simpson. Mais cela ne saurait le dépouiller de son double record.

Ce vieux loup de mer, attaché depuis plus de trente ans au service d'une ligne de navigation écossaise, a eu la patience de totaliser les trajets qu'il a effectués pendant sa longue carrière. Et ce formidable total représente 3,322,548 kilomètres! Soit plus de 800,000 lieues!

Mais, comme nous l'avons indiqué, le capitaine Simpson ne réclame pas le record de la distance. Ce qu'il peut affirmer, par contre, c'est que nul marin n'a fait autant de fois que lui le tour du monde.

Quand son navire, le *Périclès*, un beau paquebot tout neuf de 11,000 tonnes, fit naufrage le mois dernier au large du cap Leewin (Australie occidentale), il accomplissait son quatre-vingt-unième voyage de circumnavigation!

Et c'est là un record que personne ne pourrait songer à disputer au capitaine Simpson. Il s'est trouvé facilité par ce fait que sa compagnie dessert l'Australie et la Nouvelle-Zélande en envoyant ses navires par le cap de Bonne-Espérance et en les faisant revenir par le cap Horn.

Quant au second record, le brave commandant a bien failli le perdre le mois dernier.

Jusqu'à la destruction du *Périclès*, il se vantait de « n'avoir jamais perdu une vie » au cours de ses nombreuses traversées.

Lorsque, assailli par une tempête épouvantable, le paquebot fut projeté sur les récifs, on put croire que passagers et équipage paieraient un lourd butin aux éléments déchaînés. Mais, grâce à son sang-froid et à la rapidité avec laquelle il organisait les secours, le commandant, tout en déplorant la perte du navire et de sa cargaison, réussit à sauver toutes les personnes qui se trouvaient à son bord.

De fait, il sauva même toutes les créatures vivantes dont il avait charge, puisque le chien d'une passagère fut sauvé, lui aussi, du naufrage!

✻ CLAUDE ALBARET.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

# Les Dix Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

II<sup>e</sup> Partie — Les Lotus Verts.

Sir Max Trélam, le correspondant du Times, est accusé, au Caire, d'avoir ravi une opale aux dix yeux d'or très importante pour la Russie, car chaque opale peut faire lever une armée de révolutionnaires. Trélam a épousé Ellen, la sœur de l'Espion X. 323, dont l'autre sœur, Tanagra, avait avec elle une ressemblance frappante. Poursuivi par un ennemi mystérieux, Trélam croit un jour qu'Ellen a été assassinée dans un train se rendant à Alexandrie; mais Tanagra, pour protéger Trélam contre ce génie malfaisant et sachant que sa sœur est bien tombée sous le poignard du criminel, profite de la ressemblance pour se substituer à Ellen et, malgré les embûches dressées sous leurs pas, elle triomphe et emmène au Caire son beau-frère qui maintenant n'ignore pas le meurtre de sa femme.

Elle se confie à Aldine, cousine germaine de Franz Strezzi, leur ennemi mortel. Pourquoi? C'est qu'ayant participé inconsciemment au meurtre d'Ellen, elle a juré de venger ceux qu'elle a méconnus et qu'elle aime maintenant jusqu'à leur faire le sacrifice de sa vie pour racheter sa faute.

Ils sont chez le consul de Russie ou Aldine tient l'emploi de secrétaire; Trélam après une nuit réparatrice va retrouver Tanagra qui le présente comme son frère, X. 323; à leur entrée dans le cabinet de l'important personnage, ils restent interdits sur le seuil.

## Chapitre XVII

UN MÉNAGE D'ASSASSINS (Suite.)

Le fonctionnaire, miss Aldine se trouvaient là, chacun à sa table habituelle. Leur vue ne pouvait nous surprendre, mais ils n'étaient point seuls.

Deux inconnus : un homme de condition intermédiaire, aux cheveux fournis, grisonnants, ainsi que sa barbe épaisse, vêtu à la façon d'un négociant aisé, mais dépourvu de ce je ne sais quoi d'impalpable et de si nettement perceptible qui fait reconnaître le gentleman; une jeune femme maigre, brune, drapée de noir, le visage troué par des yeux noirs énormes, quelque peu hargnards, causaient amicalement avec le consul.

Je crus m'apercevoir qu'ils nous examinaient de côté. Pour moi, je ne quittai plus du regard la jeune femme brune. Elle me rappelait ces étudiantes libres des cours de Cambridge, ces laborieuses et pauvres filles venues de Russie pour s'instruire, ardentes au labeur scientifique, qui pourraient aspirer à de hautes situations dans la médecine, le barreau, etc., si tous leurs efforts n'étaient frappés de stérilité par une étrange et démente déviation intellectuelle, laquelle, chez ces malheureuses déséquilibrées, ramène toute chose à des fins nihilistes.

Celle-ci m'apparaissait inquiétante, com-

me celles dont ma carrière d'étudiant m'avait laissé le souvenir.

Au surplus, le consul ne me permit pas de m'appesantir sur ce sentiment, car il s'écria à notre apparition :

« Le consulat devient un lieu d'asile très couru. Je vous présente M. et M<sup>me</sup> Stephy Neronef qui, taquinés par des ennemis nihilistes, me prient de leur accorder une hospitalité de quelques heures. »

Nous saluâmes les nouveaux venus, lesquels s'empressèrent de s'incliner avec une obséquiosité de mauvais ton et tinrent à nous apprendre que le mari répondait au prénom de Stephy, la jeune femme ayant pour patronne la bienheureuse Catherine.

Puis, tandis que tous deux exprimaient

la devise cynique se passe de tout commentaire.

— Et elle est, cette devise?

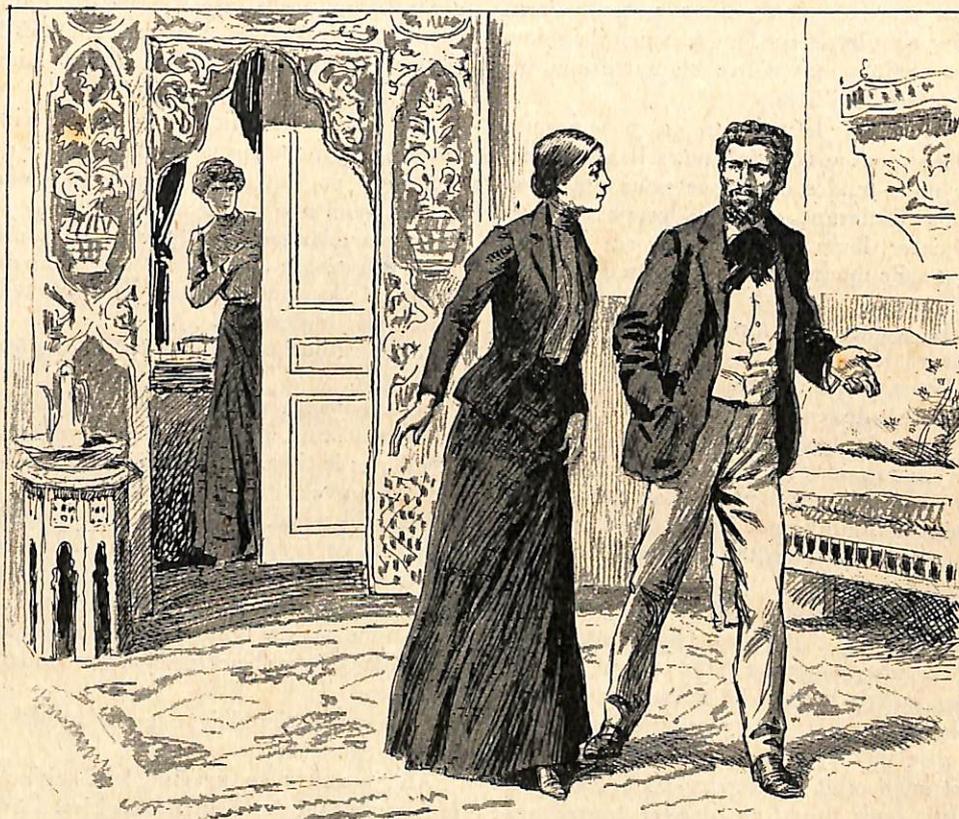
— Toute création doit avoir pour origine le néant.

— Ce qui signifie?

— Que la société étant mal comprise, on ne pourra songer à la réformer qu'après avoir tout détruit. »

Malgré moi, j'eus un petit frisson désagréable. J'avais là, en face de moi, deux représentants de l'une des plus abominables sectes d'illuminés qui déchirent la Russie.

Mais, ce frisson accordé à l'instinct de la conservation, je songeai qu'un Anglais, sain de corps et d'esprit, était de taille à



LES DIX YEUX D'OR

Stephy et Catherine Neronef sortirent. (P. 440, col. 3.)

au consul le plaisir qu'ils auraient à jouir de la présence de compagnons tels que nous, miss Tanagra se pencha vers moi et d'une voix à peine perceptible :

« Soyez sur vos gardes. Ces gens-là sont des ennemis.

— Des ennemis? fis-je sur le même ton.

— Je pense qu'ils sont chargés de nous tuer, vous, X. 323 et moi.

— Un ménage d'assassins... Qui vous fait croire?... »

La jeune fille sourit et plus bas encore : « Regardez le poignet droit de Catherine Neronef; son gant s'est replié, le laissant à nu.

— Eh bien?

— Distinguez-vous un petit tatouage bleu?

— On dirait une tête de mort.

— Eh bien! ce signe est celui des adeptes de la secte criminelle des *Effacistes*, dont

dompter deux fous nihilistes, et, souriant à ma chère Tanagra, je murmurai :

« Je ne vous quitterai pas... »

Je pris un temps, hésitation plus que calcul, avant d'achever :

« Ce qui me sera certainement tout à fait le plus agréable. »

Ce qui la fit rosir autant qu'une rose de France et l'amena à oublier sur ma personne un regard tout empli de reproche et de reconnaissance.

## Chapitre XVIII

L'ESCLAVE DU MEURTRE

Les nouveaux venus allaient prendre possession de l'appartement réservé pour eux dans l'aile droite du consulat.

Il ne fallait pas que ces *Effacistes* se doutassent que nous avions reconnu en eux des agents de Strezzi spécialement proposés à notre assassinat.

Je dis *notre*, bien que je fusse seulement menacé par procuration, car le ménage de meurtriers visait X. 323 et sa sœur. Il est vrai que dans le clan des Yeux d'Or verts, Max Trélam était devenu quantité négligeable, puisqu'il était réputé défunt.

Mais inutile de me répandre en considérations oiseuses; la situation est si claire qu'épiloguer à son sujet est un véritable enfantillage.

Stephy et Catherine, inquiétants : lui, par sa mine bonasse; elle, par son regard étrange, où dansait une flamme de folie, passèrent l'après-midi avec nous.

Ils s'efforçaient de se montrer aimables, et leur effort visible me remplissait de colère.

Il est vrai que misses Tanagra et Aldine, que moi-même, tendions notre volonté pour simuler la confiance. Nous plaignions nos compagnons d'être en butte aux entreprises nihilistes.

Et eux, de la meilleure grâce du monde, acceptaient nos condoléances. Ils affectaient de nous rendre confiance pour confiance, nous déclarant qu'ils se proposaient de dépister leurs persécuteurs en quittant leur asile momentanément au milieu d'une nuit obscure.

Ils espéraient ainsi, disaient-ils, faire perdre leur trace.

Nous, nous avions l'air de croire à la véracité de ce conte.

Cependant, en notre esprit, les mensonges de ces coquins se rectifiaient d'eux-mêmes.

En exprimant le projet de sortir du consulat à toute heure, ils s'étaient assurés la faculté de disparaître aussitôt qu'ils nous auraient tués.

Des rectifications de ce genre sont parfaitement désagréables, vous pensez, et je puis, sans provoquer l'étonnement, affirmer que jamais journée ne se traîna plus péniblement pour ma personne. J'appelais l'obscurité de tous mes vœux. Avec elle, commencerait le danger réel, cela était vrai; mais qu'est un danger contre quoi l'on est résolu à se défendre, en regard de l'insupportable tête-à-tête avec des ennemis qu'il est interdit de démasquer?

Et puis, leur attitude vis-à-vis de miss Aldine me donnait à penser.

Non prévenu, je n'aurais probablement pas remarqué cela; mais un gentleman averti voit doubler sa perspicacité.

Je remarquai, alors qu'ils ne se supposaient pas observés, leurs regards expressifs à la jeune fille, leurs clignements de paupières et l'idée me vint qu'ils avaient sans doute à lui faire une communication de la part de Strezzi.

Cela devait être. Le chef des Dix Yeux d'Or vert ne soupçonnait évidemment pas que sa cousine avait passé dans notre camp; dès lors, quoi de plus naturel que de lui envoyer des instructions par ses complices?

Tanagra pensa absolument comme moi. Aussi, à un moment, elle me proposa un tour de jardin que je m'empressai d'accepter. Personne ne songea à nous retenir.

Une fois dehors, elle murmura :

« Seuls avec la pauvre Aldine, ils lui diront ce qu'ils ont à lui communiquer et, d'ici à ce soir, elle trouvera le moyen de nous en informer. »

Cela me fit rire.

Malgré mon aversion pour les menées souterraines, je trouvais comique d'apprendre tous les projets de Franz Strezzi, alors qu'assurément il se promettait de nous surprendre.

Il y a une joie particulière à tromper un trompeur.

Une demi-heure de promenade, une station de pareille longueur sur le banc de pierre dressé en face de la fontaine jaillissante, surmontée d'un buste du tsar (quand on n'a pas de triton ou de naïade sous la main, on honore son souverain en lui accordant un poste architectural d'aquatique divinité), puis nous regagnâmes le cabinet de travail, où nous avions laissé nos compagnons de captivité.

Miss Aldine tapotait sa machine à écrire, remettant au net des notes du consul.

Stephy et Catherine Neronef s'absorbaient dans une partie de trictrac.

Le martèlement des touches, le roulement des dés, le claquement des pions déplacés par les joueurs rendaient toute conversation impossible.

Notre retour ne sembla même pas être remarqué.

Miss Tanagra prit un livre. Je l'imitai. Seulement, moi, j'avoue que je ne regardai même pas le titre. Je considérais mes compagnons avec un agacement énorme.

Véritablement, nous aurions possédé l'anneau de Gygès, détenteur de la propriété légendaire de rendre invisible quiconque le passait à son doigt, que nous n'eussions pas davantage attiré l'attention de la dactylographe et des joueurs de trictrac.

Tous trois semblaient avoir oublié le monde extérieur.

Ah! quand on se surveille, la machine et le trictrac sont des occupations bien absorbantes.

Je suis calme, maître de mes nerfs, tout gentleman anglais est ainsi. Mais dans la circonstance, je bouillais littéralement, et je crois bien que, la situation se prolongeant, je me serais livré à quelque sortie intempestive, quand...

Quand, de l'air le plus naturel, Catherine Neronef exprima le désir de visiter le jardin.

« Nous sommes exposés à quitter le consulat d'un instant à l'autre, fit-elle avec une ingénuité que démentait l'éclat fiévreux de ses yeux noirs; je penserais impardonnable, même pour des touristes... involontaires, de ne point connaître la résidence qui nous abrite. »

— Oh! l'important est d'être abrité, » répliqua Stephy.

Mais sa compagne insista :

« Il vous plaît à dire, Stephy... Si mon désir de m'instruire ne suffit pas à vous mettre en mouvement, je vous avouerai que je souffre d'une migraine commença...

— La contention d'esprit du trictrac s'exclama-t-il avec intérêt. Que ne le disiez-vous de suite? Vous savez bien, Catherine, que je tremble sans cesse pour votre fragile santé. »

Puis, se tournant vers moi :

« Tout à l'heure, vous fûtes respirer en la société de la *barine* (dame), votre sœur. A présent, ce sera notre tour. Par saint Stanislas, on dirait une figure de quadrigelle. »

Gauchement, il offrit la main à la maigre brunette. Tous deux sortirent. L'oreille tendue, nous perçûmes leurs pas traversant l'antichambre, puis s'affaiblissant dans l'escalier accédant aux bureaux des *k'vas* et au jardin.

Tanagra leva vivement la tête. Elle allait parler.

Mais la dactylographe appuya l'index sur ses lèvres pour recommander le silence, et se remit à *pianoter* à la machine avec une ardeur nouvelle.

La pantomime était claire. Elle craignait que le ménage russe eût marqué simplement une fausse sortie et elle nous recommandait la prudence.

Je remarquai qu'elle était plus pâle encore qu'à l'ordinaire, que de petits frissons couraient sur son visage, parcourant ses joues de houles fugitives.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Puis la jeune fille se leva brusquement, glissa jusqu'à la porte de l'antichambre, l'ouvrit, jeta un coup d'œil rapide à l'extérieur, puis, revenant, elle murmura d'une voix légère comme un souffle :

« La fenêtre du cabinet de débarras donne sur le jardin. Je vais voir s'ils y sont. »

Elle passa dans sa chambre. Je l'entendis entrer dans la salle qu'elle venait de désigner.

Elle reparut.

« Ils y sont. Venez avec moi. En parlant, nous pourrions les surveiller. Il importe qu'ils ne nous surprennent pas. »

Un instant plus tard, nous étions réunis dans le cabinet, assis tant bien que mal sur les *trunks* de cuir qui en constituaient le mobilier, et à travers le brouillard de mouseline des rideaux, nous distinguions Stephy et Catherine Neronef, assis devant le bassin, auprès duquel nous nous reposions nous-mêmes tout à l'heure.

Je me demandai à part moi si ces gens, tout occupés d'apparence à suivre les ébats des cyprins, ces jolis poissons rouges, dans la vasque où l'eau retombait en pluie, étaient bien de farouches meurtriers, ainsi que le supposait miss Tanagra.

Je ne doutai pas longtemps, par exemple. Certaine de n'être pas espionnée, miss Aldine présenta un papier à ma chère Tanagra.

« Une lettre de *Lui*; elle m'a été remise par ces deux misérables. »

Quel mépris et aussi quelle honte dans sa voix!

Mais je considérai la feuille. Des chiffres séparés par des points, des tirets, des signes mathématiques +, ×, :, et autres s'alignaient sur le papier.

LES GRANDES AVENTURES

# Bras-de-Fer

par

Louis BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique.

00000

*Dans le pays contesté situé à la frontière du Brésil, du Venezuela et de la Guyane hollandaise, paradis des forçats évadés et des aventuriers, Madiana, la jolie chanteuse et dompteuse de serpents, dont le sort semble lié à celui d'un trésor caché, a été faite prisonnière par une bande de criminels malgré la protection d'un chevaleresque Français, Bras-de-Fer, auquel ces bandits viennent de subtiliser ses papiers d'identité. Aidé de Moustique et Fichalo, Bras-de-Fer, sauve Madiana; malheureusement, une balle traîtresse met ses jours en danger. Miraculeusement sauvé, Bras-de-Fer revient à Albina, mais confondu avec un forçat dangereux en rapture de ban, il est incarcéré au bagne.*

*Après bien des péripéties l'innocence de Bras-de-Fer est proclamée et on reconnaît qu'un scélérat, qui se faisait passer pour l'ingénieur Paul Germond, nom de notre héros, n'était autre que le Roi du Bagne, chef des révoltés.*

*Toute cette bande de forçats évadés conduite par ce bandit intrépide a pour but de s'emparer d'un riche placer que M. Saint-Clair, père de Madiana, a découvert, et est en train d'exploiter. Attiré dans un guet-apens par une fausse lettre de sa fille, ce dernier vient de sauver la vie du brave Moustique, qui par dévouement pour Bras-de-Fer a failli être victime de ces forcenés et erre depuis des jours et des nuits dans la forêt vierge. — Saint-Clair raconte à de Tresmes, son compagnon, ce que Moustique vient de lui apprendre et lui demande son avis.*

## CHAPITRE IV (Suite.)

PROFONDÉMENT intéressé par les paroles de Saint-Clair, de Tresmes réfléchit quelque instants.

« J'ai peur, dit-il enfin, que le misérable qui a ourdi cette machination ne se soit pas borné à vous attirer au placer Sans-Espoir. N'est-il pas probable qu'il a joué double jeu et qu'en même temps qu'il vous écrivait, une autre lettre non moins menteuse partait, adressée à M<sup>lle</sup> Madiana.. et l'appelant dans la même embuscade... »

Saint-Clair poussa un cri :

« Oui, oui! vous avez raison! Avec de pareils bandits tout est à craindre... »

— Si vous me permettez de dire un mot, interromp Moustique, l'idée de monsieur me paraît justifiée... c'est sans doute pour que M<sup>lle</sup> Madiana restât seule et sans défense qu'on avait tenté d'enlever Bras-de-Fer!...

— C'est vrai!

— Alors, abandonnée, affolée, elle n'aurait pas hésité... et serait partie à la recherche de son père... Elle doit être partie quand même...

— Tout cela est logique et s'enchaîne! dit Saint-Clair. Il faut que je coure au-devant de ma fille...

— En même temps, fit de Tresmes, il est à supposer que le placer va être attaqué. Voici ce que je vous propose...

nous avons avec nous vingt hommes sûrs... partageons-nous-les... dix avec vous... dix avec moi..., je retourne à toute bride au placer pour organiser la défense...

— Vous avez raison, mon ami... »

Il n'y avait pas à hésiter. Seules, des résolutions promptes pouvaient sauver la situation.

Les deux hommes s'entretenaient quelque temps, échangeant leurs avis, combinant leurs mouvements...

Pierre de Tresmes était l'alter ego de Saint-Clair : tandis que le père de Madiana se livrait, au pied des montagnes de Tumuc-Humac, à des recherches trop longtemps infructueuses et que, malgré son énergie, le courage allait lui manquer... il avait rencontré de Tresmes...

Celui-ci venait, disait-il, de Cayenne, où il avait été envoyé par le ministre, porteur de dépêches confidentielles pour le gouverneur de la Guyane française... il y avait de cela un an déjà...

Sa mission remplie, soit qu'il eût été tenté par les récits d'explorateurs qui avaient éveillé en lui l'amour des pays inconnus, soit qu'il obéît à un sentiment douloureux — et c'est à cette dernière hypothèse que Saint-Clair s'était attaché — qui l'éloignait de sa patrie, de Tresmes s'était jeté vers la haute Guyane et les deux hommes s'étaient rencontrés...

Une sympathie immédiate les avait unis.

Saint-Clair devinait bien qu'un secret pénible torturait l'âme de son nouvel ami; mais en vain avait-il essayé d'en obtenir la révélation, pour l'aider à supporter son angoisse.

Mais de Tresmes l'avait supplié de ne pas insister. Ce secret, avait-il dit, n'était pas le sien... la douleur avait déjà tué son père... Quant à lui, il cherchait dans le travail l'oubli et le repos moral.

Saint-Clair avait dit ses rêves, ses espérances : il avait raconté ses tentatives, les illusions déçues et sans cesse renaissantes... de Tresmes avait épousé ses espérances... Il était ingénieur, avait passé par l'Ecole des Mines. Sa science était précieuse...

Et les deux chercheurs n'étaient pas ensemble depuis plus de deux mois qu'ils découvraient le placer tant désiré et devant lequel Saint-Clair était passé cent fois sans le deviner...

Après un mois de travaux, l'évidence s'imposa. Ce placer était d'une richesse énorme... en peu de temps, Saint-Clair avait recruté le personnel nécessaire, nègres, Indiens, Européens même qui jusque-là menaient une vie de débauche et de brigandage...

Ces deux hommes, par leur énergie, par leur bonté, par leur équité, étaient parvenus à conquérir sur ce peuple d'outlaws un ascendant dont les effets s'étaient traduits par la création d'une entreprise de premier ordre... une sorte de contrat d'association avait été formé avec les travailleurs, si bien que tous avaient la certitude de s'assurer une petite fortune...

De Tresmes s'était donné à sa tâche avec une sorte d'enthousiasme.

L'amitié qui unissait les deux hommes était de celles que rien ne peut briser : le jeune homme s'était associé à toutes les angoisses du père de Madiana, et quand était parvenu à Mitaraca le pseudo-message de la jeune fille, de Tresmes avait exigé de Saint-Clair qu'il l'emmenât avec lui.

Tous deux pensaient d'ailleurs que le placer ne courait aucun péril : le personnel était sûr, Saint-Clair avait conclu des pactes de bonne amitié avec les tribus indiennes des environs, les Emerillons, les Roucoyennes, même avec les Oyaricoulets qui passent pour une tribu féroce et qui ne sont terribles que par la peur qu'ils inspirent... mieux connus, ils n'étaient ni meilleurs, ni pires que les autres.

La bienveillance de Saint-Clair en avait fait des amis.

Et laissant le placer sous la surveillance d'un contremaître martiniquais, actif, fidèle et dévoué, les deux hommes, avec une escorte d'une vingtaine d'hommes sûrs, étaient partis pour le placer Sans-Espoir.

Aujourd'hui, il paraissait évident que le vrai danger était là. Et, craignant que sa fille Madiana eût été attirée dans un piège, le père ne pouvait hésiter.

Il devait courir là où la vie de son enfant était menacée. De Tresmes se chargerait de l'autre besogne, et si le Roi du Bagne et sa troupe de bandits osaient attaquer, ils trouveraient à qui parler.

Moustique avait assisté au conciliabule définitif sans s'en mêler.

Il était trop préoccupé. Il tenait tout le temps ses yeux fixés sur de Tresmes, analysant ses traits, étudiant le son de sa voix.

« Allons! en selle! ordonna Saint-Clair. Ami de Tresmes, embrassons-nous... j'ai idée que c'est là une de nos dernières épreuves... où que nous attaque le Roi du Bagne, nous aurons raison de lui! »

De Tresmes sauta sur son cheval, lui rendit la main, claqua de la langue et, au triple galop, partit avec ses hommes dans la direction du placer...

Saint-Clair ralliait sa petite troupe, et tous étaient en quelques minutes prêts au départ.

« Mais, m'sieu, et moi? s'écria tout à coup Moustique.

— Eh bien! toi, répond Saint-Clair en riant, tu es libre...

— Libre! de quoi? de rentrer dans la forêt vierge et d'y palabrer avec des tigres? Pourquoi que vous ne voulez pas de moi?

— T'ai-je dit cela, petit? ...tu veux donc aller au placer Sans-Espoir?

— Je veux retrouver Bras-de-Fer et M<sup>lle</sup> Madiana... et au besoin, me donner, pour eux, un fameux coup de torchon... tenez, je connais déjà un peu le pays ici... je vous servirai de fourrier, d'éclaireur.

— Alors, je t'emène. Tu sais te tenir à cheval?

— A âne... à tigre... à guanaco... sur tout ce qu'on voudra...

— Bien. Saute en croupe d'un de nos cavaliers... Eh bien ! tu hésites ? Tu sais pourtant que nous n'avons pas de temps à perdre. »

Moustique semble embarrassé :

« Pardon... excuse ! fait-il. C'est qu'avant de partir, je voudrais vous dire quelque chose.

— Eh bien, parle ! qui t'en empêche ?...

— C'est que la chose est très... très délicate... il y a longtemps que vous connaissez ce monsieur que vous appelez de Tresmes ?...

— Hein ? que diable me demandes-tu là ?

Certainement... voici plus d'un an qu'il ne m'a pas quitté d'un seul jour...

— Pas d'un seul jour ?

— Puisque je te l'affirme... à quoi diable tend cette question ?...

— Dame ! vous avez l'air si sûr de vous et de lui que je n'ose pas...

— Tu n'oses pas quoi ? Voyons, ne prends pas cet air ahuri... qui pour un peu me mettrait en défiance contre toi...

— Ah ! pour ça... faut pas !... Ça serait injuste...

— Explique-toi alors !...

— Eh bien ! m'sieu... prenez-en... laissez-en ce que vous voudrez... mais il n'y aurait pas de pain à la maison que je ne démordrais pas de ceci...

— Va donc ! faut-il t'arracher les paroles ?

— De ceci... que votre M. de Tresmes est le portrait frappant... de l'homme sans nom... du Roi du Bagne !...

— Tu es fou !

— Pas fou du tout ! j'ai de bons yeux... je vois clair... et je n'ai pas la berlue... je vous dis... mêmes traits, mêmes allures, même regard. M. de Tresmes, c'est le Roi du Bagne, ou sa ressemblance, à tirer dessus ! »

Saint-Clair ne pouvait douter de la bonne foi du gamin et inconsciemment il se sentait inquiet.

« Vous ne me croyez pas ? demanda Moustique.

— Tu n'as aucun intérêt à me tromper... nous en reparlerons plus tard... en ce moment, ne pensons qu'à Madiana. Hé ! camarades, armes chargées ! Prêts à tout ! et au galop ! »

A travers la vaste plaine, les chevaux partirent à fond de train.

Pourtant les paroles de Moustique avaient rendu Saint-Clair songeur. Certes, il avait toute confiance en de Tresmes, mais un secret instinct lui disait qu'il était prêt d'éclaircir le mystère qui pesait sur son ami que la fatalité allait peut-être poursuivre à nouveau.

## CHAPITRE V

Au placer Sans-Espoir. — Le casino de Tom Cannon — Invasion de bandits. — Moustique éclaireur. — Coups de sifflet, coups de poignard. — Surprise et tuerie. — Le nom de Pierre de Tresmes. — Qui est le Roi du Bagne. — A la conquête de l'air.

« Holà ! vieux poteau ! une fiole de tafia !

— Deux, trois, dix fioles !

— Dépêche-toi donc ! Maintenant que tu n'as plus qu'une patte, tu es plus lent qu'une tortue de marécages ! »

Et des coups de poing martèlent la table, tandis que les cris redoublent.

teilles de liqueur, l'autre pend le long de son corps, inerte, inutile.

Il est monté :

« Prenez les fioles sous mon bras, que je ne les laisse pas échapper, dit-il.

— Hé ! mon pauvre Tom Cannon, raille quelqu'un, tu ne fais plus le flambard à cette heure ! mais comment ça t'est-il arrivé, c't'affaire-là ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Car autrefois, du temps que tu étais là-bas... à Saint-Laurent... tu avais le coup de poing facile... et autrefois, quand tu t'es évadé, tu as descendu deux artoupsans (argousins) à coups de poing.

— Possible !... »

Les hommes boivent : faces ignobles, regards faux.

« Et pourquoi es-tu venu t'installer là ?

— Ça, je veux bien vous le dire... j'étais là-bas à Nameless, et j'ai vu Jack faire fortune... alors, quand j'ai eu une patte démolie, je me suis imaginé de tenter la chance... en fondant une taverne... une espèce d'auberge...

« Le bruit a couru qu'au placer Sans-Espoir où tant ont peiné et sont morts sans rien découvrir, d'autres plus heureux commençaient à récolter de l'or... oh ! pas beaucoup ! mais enfin ça prouvait qu'on pouvait encore essayer.

« Et je suis venu m'installer ici, pas pour chercher de l'or... mais pour faire en petit ce que le patron Jack a fait en grand à Nameless.

— Tu auras un casino !... des chanteuses !

— Je ferai ce qui sera possible... et vous voyez bien que je n'ai pas eu tout à fait tort... il y a déjà une vingtaine de prospecteurs à l'ouvrage... et vous-mêmes, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

« Parbleu ! je sais bien !

toi, la Griffaille, je t'ai connu là-bas ! c'est pour ça que tu sais mon nom ! les autres, connais pas ! mais rien qu'à vous regarder tous, je devine bien que vous êtes des fagots, évadés de là-bas... et qui venez chercher fortune par ici.

— Hé ! ce vieux Tom ! comme il a de la jugeotte... tout gros qu'il est ! Tu feras bien de te préparer et de monter ta cave... car nous attendons des amis.

— Des amis du même tonneau ? demanda Tom avec une certaine hésitation.

— Tu fais bien le dégoûté ! monsieur rougit des anciens camarades... mais rassure-toi, timide tavernier, ceux que nous attendons, c'est des gens très bien, du monde chic...

— Qui viennent pour explorer le placer ?



BRAS-DE-FER

*D'un bras, le géant serre contre lui les bouteilles, tandis que l'autre pend le long de son corps inerte, inutile. (P. 446, col. 3.)*

Une voix rauque, éraillée répond comme de dessous terre :

« Ça va venir !... »

— Si tu n'es pas plus preste que ça, reprend quelqu'un, tu pourras bien fermer ta sacrée taverne...

— Et pourtant ça pourrait faire une belle affaire. »

Une tête hirsute, énorme, émerge du sol, derrière le comptoir.

L'homme est un colosse, les épaules porteraient un monde, le cou ferait honneur à un taureau... et pourtant il se hisse avec difficulté, lentement.

Et quand il apparaît tout entier, véritable géant, on s'aperçoit qu'il est invalide : si d'un bras il serre contre lui les bou-

— Parfaitement... on a des capitaux... on a des bras! tu verras ça... dans deux mois, il y aura une ville ici... tu vendras tout ce que tu voudras... et tu mourras dans la peau d'un millionnaire. »

Tom Cannon haussa les épaules : c'était vrai qu'il était venu s'établir à Sans-Espoir pour gagner sa vie... mais il ne demandait plus le million... car en lui le bandit d'autrefois était mort.

Depuis le jour où, vaincu par Bras-de-Fer qui lui avait broyé le bras droit, il avait été recueilli, soigné, guéri par Madiana, une révolution s'était opérée dans cette tête de brute... il avait eu horreur de sa férocité passée. Il fallait vivre : il ne pouvait rester à Nameless où tout le monde, et avec quelle grossièreté, le raillait de sa défaite, le provoquait, l'insultait... il ne se défendait pas, se sentant diminué, incapable de mettre ses adversaires à la raison.

Donc il avait quitté Nameless et était venu s'établir ici, avec l'espoir de gagner sa vie en hébergeant les quelques fous qui, attirés par un bruit qui n'était peut-être qu'une illusion vaine, allaient s'efforcer encore de découvrir le secret du vieux placer abandonné et peu à peu reconquis par la forêt vierge.

Et maintenant, il s'effrayait presque de cette clientèle qui lui arrivait et surtout de celle qu'on lui annonçait, de ces bandes infâmes qui ne rêvaient que de pillages et de crimes !

Le carbet qu'il avait construit à peu de frais et que garnissaient seulement deux longues tables et des bancs, taillés dans les arbres de la forêt, n'était éclairé que par une lanterne fumeuse pendue à une des colonnettes de soutien.

Six hommes, dont la Griffaille, étaient assis, parfois tendant l'oreille aux bruits du dehors.

Justement le vent venait de s'élever, murmure sourd d'abord qui peu à peu grandissait, s'élargissait en clameur, et voici que la foudre rugit... des éclairs rouges sillonnaient le ciel et, à travers les nattes du carbet, jetaient des reflets d'enfer.

Pas de pluie... un de ces orages secs plus effrayants encore... avec des roulements non discontinués de tonnerre... des éclatements sinistres qui ressemblaient à des craquements de mitrailleuses géantes ; c'était imposant.

Instinctivement les forçats s'étaient tus, pris d'une angoisse mystérieuse.

(A suivre.) **LOUIS BOUSSENARD.**

LES PLAISIRS DE L'ESCALE

Mathurin achète des Colliers

Le marin en voyage est toujours enchanté de faire escale, surtout quand un faveur spéciale l'autorise à descendre à terre.

Ne croyez pas qu'il ait hâte d'admirer les

lui que le long voyage a contraint à faire des économies ! « Mathurin » n'est pas un avare. Il y a beau jour qu'il a découvert que, si l'argent est rond, c'est pour rouler !

Ce qui lui plaît plus particulièrement, c'est d'acheter à terre des souvenirs bien « couleur locale ». Ne croyez pas qu'il y ait en lui l'âme d'un collectionneur. D'abord, le marin n'a pas de home à décorer. Et un homme de mer est rarement un égoïste.

Non ! S'il achète les yeux fermés tous les objets de pacotille que lui exhibent les camelots de l'endroit — colliers de faux corail ou perles en verre soufflé — c'est dans l'intention d'en faire présent aux amis et aux parents, car il sait bien qu'un cadeau apporté des pays d'outre-mer fait toujours plaisir.

Et il pense surtout à sa payse, à la petite voisine d'hier, qui sera peut-être l'épouse de demain ! Alors, il veut lui prouver qu'il a pensé à elle pendant le lointain voyage, et, à son intention, il accumule dans son sac de bord quantité de menus objets qui, certes, n'ont pas de valeur mais qui seront bien accueillis quand même !

Ah ! ce retour au pays, que de fois il y a songé ! Le reverra-t-il jamais ce coin de terre où il espère finir ses jours ? La mer est si capricieuse !



Si ces braves marins achètent, les yeux fermés, tous les objets de pacotille exhibés par les camelots, c'est qu'ils pensent aux heureuses qu'ils feront au retour en offrant ces parures venant des pays lointains.

monuments de la ville ou d'étudier les mœurs de ses habitants ! Ce qu'il se moque de l'architecture et de l'ethnographie, vous ne vous en faites pas idée !

Mais il a hâte de dépenser un peu de sa solde,



Du haut de son monument, qui n'a pas moins de quatorze pieds de hauteur, Satan est représenté par ce sculpteur américain, haranguant ses fidèles.

V. F.

UNE FACÉTIE ÉTRANGE

Un Monument à Satan

C'est un sculpteur américain, d'origine allemande, qui s'est livré à cette étrange plaisanterie. Il a voulu par ce monument braver les sentiments de ses concitoyens. Il l'a érigé au beau milieu de sa propriété qui est située au centre de la ville. Satan se trouve ainsi visible de partout, au grand dam des croyants qui font d'interminables détours pour ne pas l'apercevoir. Ce monument a 14 pieds de hauteur.

Satan se tient dans une chaire, du haut de laquelle il harangue ses fidèles, infiniment plus sensés, suivant l'inscription que porte le socle du monument, et plus heureux que ceux qui ne croient pas en lui. Son front est orné de deux énormes cornes ; il a près de lui sa fourche à l'aide de laquelle il est toujours prêt à précipiter ses victimes dans les flammes.

Les paisibles habitants de la ville sont tout désemparés par ce lugubre spectacle. La diabolique figure préside à tous leurs mouvements, à tous leurs actes, elle les domine, elle les hante. Aussi aspirent-ils à faire cesser bientôt cette plaisanterie de mauvais aloi.

H. M.

☞ Pour conjurer le mauvais sort

## Les Tribulations d'un Chasseur Annamite

Le trompette Bâ, matricule 77, astique avec entrain son fournement, car demain il prend le service chez *Mossieu gouverneur général*.

C'est la première fois depuis qu'il compte à l'escadron de cavalerie d'Indo-Chine et il s'agit d'être *tot lam*, ce qui correspond dans le langage des troupiers d'Europe à l'expression à *hauteur*.

Sa culotte bleu de roi et sa tunique écarlate à grelots dorés sont soigneusement recouvertes d'un *cai-ao* (bourgeron) très propre. Le chapeau abat-jour, les jambières et les bottines de toile éclatent de blancheur; le harnachement américain jette des lueurs fauves, le sabre courbe paraît nickelé et la trompette reluit comme de l'or.

Quant à son cheval *Maolen* (Rapide), sa toilette est complète, pas un crin de la queue qui dépasse l'autre, il a été ferré à neuf et semble, lui aussi, tout ému, à l'idée

de l'honneur qui l'attend le lendemain.

Au village lointain, près de la frontière chinoise, c'est sa mère qui serait fière si elle voyait son Bâ en grande tenue de parade, caracolant au milieu de l'escorte du gouverneur, son fils à cheval, tout comme un mandarin à parasol. Peut-être sa belle tenue le fera-t-elle remarquer du grand chef; qui sait alors, une distinction est bien vite accordée, la sapèque d'argent par exemple. Quel coup pour son cousin Li qui en est si fier! Il ne sera plus le seul à exiger partout les vivres et le couvert, droit que lui confère la sapèque.

Et 77, tout heureux à l'idée de sa gloire future, astique toujours avec frénésie.

Un coup de sifflet, puis le bruit prolongé d'un gong qui résonne! C'est l'appel du pansage.

Tous les soldats indigènes se précipitent hors des vérandas et s'alignent silencieusement. On appelle les matricules; annoncer chaque nom serait beaucoup trop long, chaque chasseur en ayant trois ou quatre.

Maintenant le sous-officier européen passe lentement l'inspection des pieds nus, car les chaussures ne sont portées qu'à la manœuvre à cheval; sans cela quel gaspillage!

Justement, le malheureux 77, dans son

empressement à préparer son équipement du lendemain, a négligé de passer au lavabo. Ses pieds sont couverts de taches de tripoli gras et de blanc d'Espagne.

« 77, sors du rang! Pourquoi ces dessins sur tes pieds? »

— Moi, pas connaisse, marchal-logis.

— Puisque tu es si sale, tu prendras la garde au quartier et un plus propre te remplacera demain chez le gouverneur. Rentre dans le rang. »

Ainsi voilà le beau rêve envolé, les honneurs entrevus tombés dans l'eau. Il confie ses peines à Maolen, tout en le bouchonnant par acquit de conscience. Ses voisins le blagent; le grand 91 surtout l'accable de ses sarcasmes. « Si j'étais toi, je prendrais le deuil d'un an avec bâton de pleurs! » Et il lui apporte une corde en bananier dont il lui ceint les reins comme on le fait pour suivre le convoi de son père, puis il lui déchire l'ourlet de sa veste et l'effiloque, ce qui est le signe du plus grand deuil.

« Mais non, ricane 132, un petit Tonkinois du delta au nez camard, 77 va partir en permission de huit jours, pour se consoler chez sa *mère de tendresse* (belle-mère)!

Et les lazzis de pleuvoir sur le pauvre garçon, qui ronge son frein et dévore ses larmes.

L'abreuvoir vient enfin faire cesser son supplice, les petits chevaux se précipitent sur les auges et boivent à longs traits. Il fait si chaud en cette saison où le thermomètre descend rarement la nuit en dessous de 32°!

Maintenant, c'est l'heure de la soupe. Les soldats mariés regagnent la *cainha*, demeure familiale, les célibataires trouvent aux abords du quartier des marchands qui pour quelques cents leur procurent un *tiou-tiou* (repas) très suffisant. Les portions de riz et de poisson sont placées sur une corbeille recouverte d'un dôme en treillis serré afin de les protéger des mouches et des poussières.

La rue de l'Est, où se trouve le quartier de cavalerie, est pleine de passants, les superbes longaniers qui la bordent donnent une ombre épaisse, que parviennent péniblement à percer çà et là quelques rares rayons de soleil.

La terre rougeâtre s'éclaire où ces taches lumineuses la frappent et les atomes imperceptibles forment une tige mouvante et scintillante.

Coquettement attelées, les charrettes au *sahi* impeccable roulent sans bruit vers la diguë Parreau ou vers le grand lac, réunion journalière du *Tout-Hanoi*.

C'est la fin de la journée, les bureaux se ferment et la foule des employés indigènes s'en échappe, comme une volée de moineaux. Chacun va chercher un peu d'air et de fraîcheur.

77 fait comme tout le monde, il déambule mélancoliquement. Soudain, sa figure s'épanouit; il vient d'apercevoir son ami Nam interprète à la résidence supérieure. En se lamentant, il lui conte sa peine et le supplie de le conseiller. Nam, toujours à l'affût d'une bonne aubaine, voit tout de

Dans l'Ouest Canadien

## Les Chercheurs de Racine

MI-MAI : glaces et neiges ont totalement disparu; les rivières, grossies par la débacle, ont repris un niveau plus normal; les poissons, carpes, brochets et dorés, qui depuis un mois remontaient le long des rives en un défilé sans fin, commencent à frayer dans les eaux peu profondes échauffées par un soleil plus doux. C'est l'époque où les chercheurs de racine, presque tous métis français, quittent les établissements frontiers et s'établissent dans la Forêt, recherchant les terrains sablonneux, les taillis de trembles rabougris, les lisières des grands coteaux de sable couverts de pins chétifs et clairsemés où croît la précieuse petite herbe.

La Polygala de Virginie (*Polygala Seneca*), nommée racine de serpent par les Canadiens, s'emploie en médecine dans le traitement du catarrhe pulmonaire et du rhumatisme. Au printemps, sa présence est à peine indiquée par quelques petites pointes vertes émergeant du sol entre les feuilles mortes; mais à mesure que l'été s'avance, les tiges croissent, se multiplient, se couchent contre terre, et forment bientôt une couronne serrée dont chaque brindille est couverte tout du long de petites feuilles en fer de lance semblables à celles de l'estragon et se termine par un petit cône de minuscules fleurettes blanches.

Une hutte de perches recouverte de tourbe, analogue à celles de nos charbonniers, sert d'abri aux chercheurs. Devant la porte basse, qu'on ne peut franchir qu'agenouillé, brûle presque jour et nuit un énorme feu de camp entretenu avec des troncs d'arbre entiers. Un pieu planté de biais en terre s'incline au-dessus de la flamme et sert de crémaillère. C'est dans ces conditions que des familles entières, hommes, femmes et enfants, vivent presque tout l'été, se nourrissant en partie de gibier et de poisson, en partie de lard salé, le tout accompagné de larges cré-

pes ou de banic, sorte de galette qui remplace le pain.

Une musette au côté, une pelle à la main, les chercheurs s'en vont dès l'aube à la recherche des terrains propices, arrachant d'un coup de pelle tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Plus le terrain est sablonneux et sec, moins les tiges de la plante sont vertes et longues, mais plus la racine est grosse. Quelques-unes de ces racines, vieilles de bien des années, atteignent à la tête la largeur d'une pièce de cinq francs: Il en faut peu de celles-ci pour compléter la livre.

Le soir, la récolte, débarrassée de ses tiges, est lavée à grande eau et mise à sécher à l'air sur un emplacement net; lorsqu'elle est complètement sèche elle est tassée dans de grands sacs de toile ficelés dès qu'ils sont pleins.

Juillet et août sont les mois terribles pour ceux qui vivent au bois: Dans les fonds humides des nuées de moustiques harcèlent le jour tout ce qui bouge et la nuit tout ce qui dort, d'autant plus tenaces que le temps est plus orageux. Le jour, sur les coteaux sablonneux, ce sont les terribles mouches brûlots, les taons, et la nuit, les puces par centaines.

Puis l'automne vient; les feuilles se flétrissent et tombent; les tiges de la Polygala, roussies et collées à terre, ne se distinguent plus suffisamment pour permettre une récolte fructueuse; les chercheurs quittent le bois et regagnent les établissements.

Le plus souvent la racine ainsi récoltée est échangée dans les magasins de campagne contre des marchandises. A la ville seulement on peut la vendre argent comptant à des prix variant de vingt à cinquante sous la livre. Là elle est soumise à la presse, mise en balle, et expédiée en Europe, généralement à Hambourg.

☞ G. FORESTIER.

suite le parti qu'il peut tirer de la situation. Sans effort, il persuade à son copain que ce qui arrive de fâcheux est toujours dû à l'intervention des *Makouis*, mauvais génies qui passent leur temps à jouer des tours aux pauvres mortels. Le seul moyen de les rendre favorables est d'aller trouver le bonze à la pagode du grand Bouddha pour conjurer le sort.

« Mais pour cela, conclut-il sans avoir l'air d'y toucher, il faudrait avoir au moins deux piastres. »

77 retourne ses poches, déplie sa ceinture et en trouve en tout et pour tout que dix cents.

Nam ne s'embarrasse guère de cette gêne momentanée, la paye a lieu dans six jours, il connaît un *coolie-pousse*, qui moyennant une légère rétribution avancera facilement la somme.

Et les deux amis se dirigent dans la rue Vieille-des-Tasses, où habite le prêteur. Mais celui-ci se fait tirer l'oreille; deux piastres, six jours avant une fin de mois, alors que l'argent est si rare ! Il faudra lui en rendre trois et pas des mexicaines, hein ! de bonnes piastres de commerce neuves et sonnantes clair !

C'est la moitié de son mois que le malheureux trompette va engager. Il se condamne à l'avance à ne consommer exclusivement que du riz, pas le moindre petit poisson avec.

Il hésite : va-t-il renoncer à son projet et avouer ainsi sa pauvreté ? L'amour-propre est le plus fort, il tend l'index, le prêteur le lui barbouille d'encre de Chine, puis lui présente un papier sur lequel il l'appose tout humide. Il a signé.

Quand nos copains arrivent au grand Bouddha, les bonzes sont à l'étude; ils lisent en scandant chaque mot dans d'énormes livres de caractères. Le plus ancien est vite mis au courant de la situation et conclut aussitôt à la nécessité de procéder à la cérémonie de la conjuration du sort. Il s'enquiert adroitement de la somme disponible. Nam fait un signe d'intelligence pour réclamer sa commission. Il est connu dans le saint lieu, c'est un des meilleurs rabatteurs.

La cérémonie commence aussitôt : dans l'angle le plus obscur de la pagode, près d'un immense cheval en carton-pâte, on allume un chandelier à sept branches, puis sept bâtonnets de bois d'aigle qui ne tarde pas à répandre une fumée âcre et

entêtante. Un novice saisit un tambourin et se met à le frapper par coups lents et réguliers.

Le bonze se prosterne trois fois, puis saisit un vase d'étain qu'il promène quelques secondes au-dessus du chandelier. Il décroche ensuite d'un ratelier une sorte de grand couteau de sacrifice qu'il passe également à la flamme des cierges.

Le tambourin résonne toujours lugubrement.

77 paraît très impressionné par toutes ces opérations et cette mise en scène diabolique. Il a une peur bleue de voir apparaître les *Makouis* et d'être maltraité par eux.

Mais le bonze saisit d'une main l'une des

a à s'entretenir en particulier avec les gardiens du saint lieu.

La poche légère, mais le cœur content, le petit chasseur retourne allègrement au quartier; il se reprend à espérer et songe à l'ère de bonheur qui va s'ouvrir pour lui. Les *Makouis* disparus, c'est la veine en poche.

D'abord, sûrement, il aura l'honneur de prendre le service chez le gouverneur, de cela il ne doute pas un seul instant. Comment cela se passera-t-il, il n'en sait rien ! Ensuite, il compte profiter de la bonne étoile pour demander une permission de dix jours, afin d'assister dans son village au *Dam-chay*, la grande fête de la délivrance des âmes. Il en profitera pour con-

templé les trois *maus* de rizière (environ quatre hectares) que le gouvernement lui allouera généreusement à sa libération, en remerciement de ses bons services.

O la belle rizière ! Comme il saura l'irriguer, afin de lui faire rendre trois récoltes par an ! Il se voit déjà avec ses frères, déversant l'eau, au moyen d'un barrage en bambou. Et la petite cabane en paille, où l'on vit pêle-mêle, bêtes et gens, cela vaut mieux que l'ennuyeuse chambrée d'à présent.

Et tout en rêvasant, l'heure de l'appel du soir arrive et 77 entend sonner neuf heu-

res, qu'il est encore à plus d'un kilomètre du quartier. Il prend le pas gymnastique, mais c'est trop tard, il ne peut rattraper le temps perdu, et est déjà porté manquant, quand il rentre en sueur, le chapeau sur le cou, la tunique déboutonnée. C'est le tarif qu'on lui applique : quatre jours ! Mais alors la conjuration du mauvais sort, la fuite des *Makouis*, les sapèques tombées face, les deux piastres donnés, est-ce que tout cela serait de la blague ?

De la blague, le grand Bouddha ? Jamais de la vie. C'est lui, 77 qui n'a pas été assez généreux. Deux piastres pour conjurer le sort, vraiment ce serait à la portée de tout le monde, et il n'y aurait bientôt plus de malheureux ! C'est au moins cinq piastres qu'il fallait donner, et il les trouvera, dût-il hypothéquer à l'avance les trois *maus* qu'il a en espérance.

Et 77 s'endort, sans que sa foi farouche dans l'efficacité des jongleries du bonze soit le moins du monde ébranlée.

MARCEL PIONNIER.



LES TRIBULATIONS D'UN CHASSEUR ANNAMITE

Son doigt barbouillé d'encre de Chine par le prêteur, le chasseur appose son doigt humide sur un papier. il a signé. (P. 449, col. 1.)

trente-six sapèques que contient le vase, la lance en l'air, en l'accompagnant d'un mot cabalistique, au moment où elle retombe, donne un coup de couteau en travers pour couper le sort mauvais, et recommence la même opération, jusqu'à épuisement des sapèques.

Le jeu du tambourin s'anime graduellement au fur et à mesure que l'opération avance. Au dernier coup de couteau, on n'entend plus qu'un roulement si serré et si nerveux qu'on le croirait produit par un moteur électrique.

Puis, subitement, tout se tait. Et voilà bonze et novice accroupis à terre pour compter les sapèques tombées face.

Bonheur inespéré, il y en a plus de la moitié. L'opération a merveilleusement réussi. Le mauvais sort est conjuré, les *Makouis* sont en fuite pour longtemps.

77 peut être rassuré, il n'a plus maintenant qu'à remplir la petite formalité de passer à la caisse.

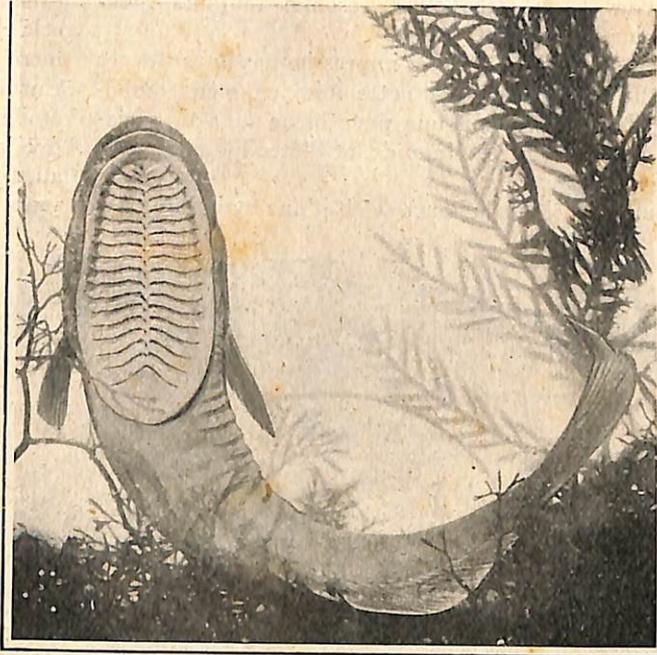
Cela fait, Nam le laisse rentrer seul, car il

Société  
de  
Géographie de Paris

## Cariosités Zoologiques

LA RÉMORA

L'échéneide, plus connu sous son nom vulgaire de rémora, est un poisson de grosseur médiocre qui se rencontre dans toutes les mers, aussi bien dans la Méditerranée que dans l'Atlantique et l'océan Indien.



Il est caractérisé par une sorte de ventouse qu'il porte sur le dessus de la tête, et qui lui permet de s'attacher soit aux flancs d'un navire, soit sur le corps d'un grand poisson ou d'une tortue de mer. Il peut ainsi se faire transporter aisément et sans fatigue à de longues distances.

Convenez que c'est bien le type du parasite.

EMILE REY.

## Aux Pays des Timbres

### LE ROI GEORGE V EST... UN GRAND PHILATÉLISTE

L'Exposition internationale philatélique qui a eu lieu à Berne a été des plus remarquables. Mais, comme le *Journal des Philatélistes* « le fait même de du roi George V à l'Exposition d'être souligné d'une place importante et ténue occupe dans tous les rangs de la société philatélique ». Il paraît que George V contient des



bles sous tous les rapports. Mais, comme le *Journal des Philatélistes* la participation effective position de Berne méritait toute spéciale, car porte quelle dissertation, honorable que la Philatélie rangs de la société la collection du roi merveilles inestimables.

### VINGT-QUATRE JOURS JAUNES A DAVOS

Davos, vallée du canton des Grisons, est un des coins les plus curieux de la chaîne des Alpes, le climat y est très doux ; ainsi on a constaté que pendant le mois de janvier il y a eu vingt-quatre jours Jaunes. Un des trois quarts de l'insolence atteints. Ce joli pays est nombreuses réunions ; prodigués ; on y comptent les dames pour



canton des Grisons, est curieux de la chaîne des Alpes, le climat y est très doux ; ainsi on a constaté que pendant le mois de janvier il y a eu vingt-quatre jours Jaunes, lorsque l'insolation possible ont été le rendez-vous de très tous les sports y sont le toboggan.

DÉSIRÉ LACROIX.

### POPULATIONS DE L'ANNAM

M<sup>me</sup> Vassal, Anglaise d'origine, devenue Française par son mariage avec un de nos distingués médecins coloniaux, a fait en Annam un séjour de trois années dont le *Journal des Voyages* parlera dans un prochain article qu'illustreront de jolies photographies. Ce n'est point déflorer le sujet que de mentionner ici la très attrayante conférence qu'a faite la voyageuse, le 17 mars, à la Société de Géographie, sur l'Annam et ses populations.

M<sup>me</sup> Vassal venait de se marier quand, son mari ayant été nommé sous-directeur de l'Institut Pasteur de Nhatrang, dans le Sud-Annam, elle partit avec lui. La baie de Nhatrang est fort belle, avec ses files vivement colorées qui émergent d'eaux très bleues. Aussitôt que la voyageuse eut mis pied à terre, tous les enfants de la petite ville se précipitèrent pour l'aider à porter tout ce qu'elle avait avec elle, y compris son ombrelle, jusqu'aux voitures, que les petits chevaux, très vifs, renversent souvent dans les rizières qui bordent le chemin.

Les Annamites, hommes et femmes, s'habillent d'une façon tellement semblable qu'on a peine à les distinguer. Petits et minces, tous sont vifs et actifs.

La famille est travailleuse et considérée de ses enfants. Ceux-ci vont à l'école ou gardent les buffles. Les adultes cultivent les rizières et les femmes font le repiquage.

Les enfants ne portent pas de noms. Pour les désigner on les numérote, mais en commençant par la mère qui a le numéro un.

Les Annamites ont repoussé du littoral les aborigènes, qui sont les Mois, c'est-à-dire les sauvages, très différents d'eux au point de vue physique et moral. M<sup>me</sup> Vassal put les observer sur le plateau du Lang-Bian où son mari avait été étudier un projet de création d'un sanatorium pour Européens.

Ces peuplades vivent dans une grande misère, mais elles sont hospitalières et soumises. Les femmes sont enlaidies par les lobes de leurs oreilles qui, étirés dès le jeune âge au moyen de bambous, leur retombent jusque sur la poitrine. Hommes et femmes ont un goût très prononcé pour l'alcool de riz, dont ils font abus. Il arrive souvent qu'ils tombent ivres-morts dans des beuveries offertes à leurs hôtes qui sont bien forcés d'en prendre un peu leur part, par politesse.

Superstitieux comme les Annamites, ils s'apitoient sur le sort du « seigneur tigre » que l'on vient de tuer, car son esprit maléfaisant doit être apaisé même après sa mort.

G. R.

Société  
de  
Géographie Commerciale

### LA DALMATIE PITTORESQUE

M. Th. Steinherz, président du Syndicat de la presse étrangère, a fait faire à ses auditeurs, le 21 mars, un voyage très attrayant à travers l'un des plus charmants pays de l'Autriche-Hongrie : la Dalmatie.

Pays de transition entre l'Occident et l'Orient, aussi riche en beautés naturelles qu'en souvenirs historiques, la Dalmatie est bien digne d'attirer les touristes. Le tableau qu'en a présenté M. Steinherz, rehaussé encore par le défilé de magnifiques projections en couleurs, était fait pour séduire. Aussi avec quelle attention suivait-on le conférencier dans la description de sites d'un caractère à la fois original et grandiose !

De toutes les villes de la Dalmatie, il n'en est pas de plus pittoresque que Raguse, à la fois par la beauté de sa végétation, par le charme de sa situation, par ses hautes fortifications qui dominent la mer. Situé au point de l'Adriatique où l'archipel illyrien se termine vers le Sud et fait place à une mer ouverte, le port de Raguse a dû à sa position de devenir l'étape du commerce, entre le nord de l'Adriatique et les eaux ioniennes.

En face de Raguse, la petite île de Lacroa est remarquable par sa végétation luxuriante qui en fait un séjour enchanteur.

Zara, la capitale de la Dalmatie, également sur la côte, mais tout au Nord, offre le type des villes italiennes. Au fronton des portes de la ville, on voit encore le lion de Saint-Marc, souvenir de la domination vénitienne. Du temps des Romains elle jouait déjà un rôle important et sur ses places se dressent des colonnes romaines, ruines d'anciens monuments.

Mais il n'est aucune ville de Dalmatie qui ait gardé des restes plus beaux et plus imposants de l'époque romaine que Spalato, où l'on admire les ruines admirablement conservées du palais de Dioclétien. C'était à la fois une résidence impériale et un donjon, occupant un espace restreint entouré de remparts qui pouvaient permettre, le cas échéant, une vigoureuse défense.

Parmi les sites naturels si nombreux, si variés et si curieux, qui méritent une visite, les Bouches de Cattaro, presque aux confins du Monténégro, sont de ceux qui ont toujours le plus émerveillé les voyageurs. C'est un ensemble de bassins et de baies, reliés par des canaux, formant un port incomparable où l'on pourrait abriter toute une flotte, et où l'on accède par deux passes resserrées ou bouches auxquelles est dû le nom du golfe.

G. R.